



## DE L'OBJECTIVATION DU CORPS FEMININ AU DENI DE CORPOREITE DANS MAMZELLE LIBELLULE DE RAPHAËL CONFIAINT

[Étapes de traitement de l'article]

Date de soumission : 12-10-2025 / Date de retour d'instruction : 22-10-2025 / Date de publication : 12-12-2025

**Bob Emarculin LYAMANGOYE**

Université Omar Bongo (Libreville / Gabon)

✉ [lyamangoye@hotmail.com](mailto:lyamangoye@hotmail.com)

**Résumé :** La société antillaise post-esclavagiste demeure marquée par un passé colonial douloureux, dans lequel la femme noire est fréquemment exposée à des violences sexuelles liées à son genre et à sa condition sociale. Le présent article analyse la manière dont la femme noire est objectivée dans l'espace plantationnaire par le commandeur et les autres hommes de la plantation. Et comment ces agressions conduisent Adelise, protagoniste du roman *Mamzelle Libellule* de Raphaël Confiant, à son auto-objectivation et plus précisément à la détestation de l'acte sexuel avant de vivre l'expérience de la prostitution à Fort-de-France auprès de sa tante Philomène. Cette vie prostitutionnelle lui fait prendre conscience du pouvoir de son corps qu'elle « vend » aux bourgeois de « l'En-ville » avant de connaître, pour la première fois, un amour éphémère auprès d'Homère. L'objectif poursuivi par cette analyse est de montrer comment après les agressions sexuelles et la prostitution, l'héroïne de Confiant arrive à se reconstruire et à se libérer in fine du pouvoir patriarcal.

**Mots clés :** Corporéité, corps, auto-objectivation, objectivation, prostitution.

## FROM THE OBJECTIFICATION OF THE FEMALE BODY TO THE DENIAL OF CORPOREALITY IN MAMZELLE LIBELLULE BY RAPHAËL CONFIAINT

**Abstract:** Post-slavery Caribbean society still undeniably bears the scars of its painful colonial past, where the black woman was objectified on plantations by the overseer and other men. And how these abuses lead Adelise, the protagonist of Raphaël Confiant's novel *Mamzelle Libellule*, to self-objectification and, more specifically, to aversion of sexual intercourse before she experiences prostitution in Fort-de-France with her aunt Philomène. This life of prostitution makes her aware of the power of her body, which she 'sells' to the bourgeois of 'l'En-Ville' before experiencing, for the first time, a fleeting love affair with Homère. The aim of this analysis is to show how, after sexual assault and prostitution, Confiant's heroine manages to rebuild herself and ultimately free herself from patriarchal power.

**Keywords:** Corporeality, body, self-objectification, objectification, prostitution.

## Introduction

Après des siècles d'esclavage et de colonisation, de silence et de souffrance, la société antillaise postcoloniale présente les stigmates de ce lourd passé traumatique que les écrivains antillais essaient de retracer dans leurs productions littéraires. Dans cette incursion mémorielle du passé caribéen, la femme occupe une place de choix vu qu'elle reste *au mitan* de ce cri par son importance et son rôle historique joué dans les champs de cannes à sucre et dans l'habitation. Cette femme *poto mitan* de la cellule familiale et dépositaire des traditions et des valeurs culturelles antillaises, connaît une trajectoire parfois problématique voire douloureuse. Car aux Antilles, le système esclavagiste est généralement conçu pour protéger le blanc-colon qui abuse, viole et agresse la femme noire ou la mulâtresse ; ce système de prédation et de déshumanisation de l'esclave noire se lit dans les écrits de la nouvelle vague d'écrivains qui font resurgir cette période rebutante du passé colonial antillais. Cette plongée dans l'histoire du peuple antillais prouve qu'historiquement les Colons ont toujours eu un droit de cuissage sur les femmes noires. Comme l'affirme Angela Davis (1981, p. 123) :

*La violence sexuelle était l'une des dimensions essentielles des relations sociales entre maître et esclave. En d'autres termes, le droit que s'octroyaient les propriétaires d'esclaves sur le corps des femmes noires n'était autre que l'expression de leur prétendu droit de propriété sur le peuple noir dans son ensemble. Le droit de violer émanait de cette impitoyable domination économique et la favorisait : elle était la marque infamante de l'esclavage.*

Cette réalité accablante nous guide dans les arcanes de la hiérarchisation des races à l'époque esclavagiste où le Blanc a « le droit » d'abuser sexuellement, de posséder le corps de la femme sans son consentement, autrement dit, elle devient par la même occasion sa « propriété » voire son objet sexuel. Le viol et les violences faites au corps de la femme notamment aux femmes noires, à cette époque post-esclavagiste, ne sont ni punies ni condamnés par la loi et sont quasiment normalisés soulignant par la même occasion la puissance phallique du maître blanc sur la femme esclave. Aucune sanction, n'est prévue pour ce genre d'actes condamnables ou répréhensibles commis par les Blancs. Ces actes sont des leviers d'un système colonial prédateur. L'homme blanc détient alors « un droit incontestable » sur le corps des femmes noires qu'il exploite à sa guise. Ces agissements sont aussi favorisés par la puissance économique de ces Blancs-créoles qui exhibent par cette occasion leur arrogance et leur pouvoir. Cette plongée dans l'imaginaire sociétal antillais continue d'obséder les écrits des écrivains de cette région qui reproduisent et décrivent à des degrés divers les faits marquants de cette triste période esclavagiste et postcoloniale.

De Raphaël Confiant, en passant par Patrick Chamoiseau, ou encore Gisèle Pineau, ces écrivains rendent de temps à autre compte de cette survivance du système plantationnaire où le maître blanc use de son autorité sur les esclaves femmes en abusant d'elles sexuellement. Les récits de ses agressions se lisent et



se construisent dans leurs écrits, « [q]ue ce soit Suzane Dracius, dans *L'Autre qui danse*, chez Maryse Condé, dans *Desirada* par exemple, ou encore Gisèle Pineau dans *L'Espérance-macadam* et plus encore, *Chair-piment*, la sexualité s'écrit sous le signe de l'éphémère, de la fragilité de l'amour, et surtout de la souffrance. » (Odile Cazenave, 2003, p. 62) Ces écrivaines antillaises ciblent alors une problématique majeure, celle de faire re-vivre le passé puisque « le corps à cette impossibilité de se défaire d'une mémoire collective. » (Odile Cazenave, 2001, p.63) Elles témoignent encore des atrocités que porte le poids de l'histoire féminine en essayant de rétablir la barbarie coloniale dans les rapports colonisateur et colonisé, hommes et femmes, maîtres et esclaves.

Cependant, chez Raphaël Confiant, l'espace postcolonial influe considérablement sur la condition de la femme antillaise en mettant en exergue la sexualité de ces personnages. La libido parfois voluptueuse est très présente dans ses romans *Eau de café*, *Mamzelle Libellule* et *le Nègre et l'Amiral*, parfois de façon exagérée avec l'érection singulière d'Alcide qui dure trois jours et demi. Raphaël Confiant examine les moindres détails de la problématique de la violence et de la sexualité féminine sur son île, la Martinique. Dans son roman, *Mamzelle Libellule*, la sexualité se questionne sous le prisme de la prostitution et de la frivolité des sentiments, c'est la vulnérabilité de l'amour qui est peinte en toile de fond où la misère côtoie le quotidien des habitants de Morne Pichevin, avec « de petites cases construites les unes sur les autres, dans le plus parfait désordre, traversé par un sentier de boue dans lequel se vautraient des grappes de cochons. » (R. Confiant, 2000, p.23) Pour mieux investir notre sujet, ils nous paraît indispensable de clarifier quelques notions clés de notre analyse : objectivation et corporéité. L'objectivation est le résultat d'une rupture entre le corps et l'âme. C'est plus une manière de réduire le corps de façon générale à un statut d'objet, ou à le réduire uniquement à ses caractéristiques purement sexuelles. Pour le philosophe allemand, Emmanuel Kant, un être humain est doté d'un corps et d'un soi indissociables, or l'objectivation sexuelle entraîne un désir vers le corps et non envers la personne elle-même. Dans le cadre de notre réflexion, cette objectivation se caractérise principalement par la dimension instrumentale de l'acte sexuel entre un homme et une femme, la réduisant en un simple objet sexuel. Autrement dit, le corps de la femme demeure un instrument voire un objet, manipulé par l'homme. Cela conduit à une suprématie du phallus sur le corps féminin et aux rapports souvent délétères de l'hétérosexualité normative. Par ailleurs, nous entendons par corporéité, la manière dont une personne habite ou perçoit son corps, et notamment comment il est incorporé dans le monde. Ces éclaircissements nous permettent de mieux circonscrire notre analyse afin d'en extraire les axes essentiels.

Dans le cadre de cet article, le corps féminin est plus que jamais source de questionnement si bien que nous montrerons comment le corps de la femme devient un corps-marchandise, un corps-objet des fantasmes des hommes ? Et pourquoi la femme prostituée fait une dissociation péritraumatique de son corps, c'est-à-dire comment elle fait un déni de l'acte sexuel en l'insensibilisant à la douleur ? Ces questionnements nous conduisent à convoquer les théories

féministes de Catharine Mackinnon qui postule pour une liberté et une égalité de genre dans un monde régi par le pouvoir du patriarcat. Nous focalisons notre analyse sur trois axes, d'abord l'espace rural et urbain comme lieu d'objectivation du corps féminin, ensuite de l'auto-objectivation au déni de corporéité, et enfin l'amour, une panacée pour la reconstruction féminine ?

### 1. L'espace rural comme lieu d'objectivation du corps féminin

À la campagne, le principal pourvoyeur d'emploi est la plantation de canne à sucre, lieu comparable à l'enfer et lieu de « maudition » car les travailleuses noires y subissent les pires humiliations et mutilations sexuelles. L'espace rural fait donc référence ici à l'univers plantationnaire où s'exercent les relations de pouvoir et de genre entre l'homme et la femme antillaise. Saisir le topos de la plantation revient donc à appréhender la condition de la femme noire vulnérable et soumise à la cruauté des hommes à cause de son corps et de son sexe ayant le pouvoir de procurer du plaisir. En effet, Raphaël Confiant dans *Mamzelle Libellule* dépeint cette triste réalité. Son roman s'ouvre sur une vie à la campagne, avec une adolescente, Adélise, petite fille de quatorze ans, espiègle et pleine de vie, issue d'un milieu social défavorisé. Sa mère va la « *plonger dans l'enfer des champs de canne, à ses côtés* » (Confiant, 2000, p. 29) Ces « *champs de canne à sucre, champs qui étaient la propriété d'un Grand Blanc originaire de la ville du Lamentin* » (Confiant, 2000, p.10) sont régis par le commandeur, « *une sorte de mulâtre grossier originaire du Vauclin* » (Confiant, 2000, p. 32) ; « *l'homme [...] représentait un véritable danger, [...]. Quand il inspectait la plantation sur son cheval, certes pour contrôler la bonne marche des travaux mais aussi pour dénicher quelque femme qu'il pourrait violenter. N'importe quel modèle de femme !* » (Confiant, 2000, p. 32). Les exploitations sucrières dominent l'économie antillaise et font naître des inégalités raciales et sociales criardes entre les couches sociales de la population avec les Blanc-colons, tout puissant, les Mulâtres, les Noirs et les Coolies. Cette stratification des races et des classes sociales permet également de mieux saisir les rapports sociaux de sexe que Raphaël Confiant, dans *Mamzelle Libellule*, fait resurgir. Ainsi, dès sa tendre enfance, la jeune fille antillaise est déjà soumise à l'oppression patriarcale la réduisant au simple statut d'objet sexuel. Il en est ainsi d'Adélise qui avoue sa résignation lorsqu'elle est victime d'agressions sexuelles pour la première fois de la part du commandeur. Elle le déclare ainsi :

*C'est pourquoi le jour où le commandeur m'attrapa par une aile, un jour où une pluie diluvienne avait contraint les travailleurs des champs de canne à se mettre à l'abri, se mit à me sucer les seins à travers ma robe et glissa sa main entre mes cuisses, je ne me débattis point. Je n'éprouvais aucune sensation. [...] Il me renversa dans l'herbe et me chevaucha, me pilonnant de toutes ses forces, mais je ne me mis pas à pleurer, ne gémis pas ni ne tentai de résister. (Confiant, 2000, p.35)*

Ce viol plantationnaire rappelle le viol du bateau négrier comme le souligne Édouard Glissant : « *Dans l'univers absolument fou du bateau négrier, là où les*



*hommes déportés sont annihilés physiquement, la femme africaine subit la plus totale des agressions, qui est le viol quotidien et répété d'un équipage de marins rendus déments par l'exercice de leur métier...* » (Glissant, 2012, p. 510) La culture du viol établit dès l'origine dans l'univers servile de la traite négrière va donc se perpétuer jusque dans l'espace plantationnaire et dans la société post-esclavagiste/postcoloniale. Le comportement du commandant n'est qu'un prolongement de celui du maître blanc qui violente impunément la femme noire. Cet acte odieux et bestial, appuyé par l'emploi de l'expression « m'attrapa par une aile » et les verbes d'action « chevaucha », « me pilonnant » empruntés au monde animalier traduisent la chosification et la réification de la femme antillaise. L'espace de la plantation demeure le lieu de tous les dangers, un lieu qui secrète la négation et la déshumanisation de l'être féminin. Cet espace joue aussi un rôle déterminant dans la littérature antillaise car il porte encore les stigmates de l'époque esclavagiste où les travailleuses noires sont soumises parfois à la brutalité des hommes. Le commandeur, second du maître blanc qui lui délègue la responsabilité des travailleurs et de ses champs, est craint par les femmes noires de la plantation. Il a soin de commander et de veiller au bon déroulement de l'activité agricole, mais se sert de ce pouvoir pour violenter les travailleuses censées être sous sa protection. A ce sujet, Glissant affirme que « *dans le cadre du régime servile, ce que l'homme antillais, soumis à l'implacable contrainte du système, connaît d'abord comme jouissance pour soi, il le vole à l'attention du maître, il le dérobe à son pouvoir. [...] Ainsi, le vol de la puissance du maître est conjoint au viol de la femme, viol latent mais permanent...* » (Glissant, 2012, pp. 504-506) Cette vérité indéniable se vérifie dans la fiction romanesque et apparaît donc comme un héritage de l'époque esclavagiste laissant un trauma chez la victime, impuissante face à son bourreau. Le mulâtre et le commandeur, détenteurs du pouvoir profitent de leur condition sociale avantageuse pour posséder sexuellement la femme noire et la déposséder de sa dignité. Cette position, pour le moins aisé, lui octroie quasiment les pleins pouvoirs car le mulâtre dans l'univers anthropologique antillais est socialement le second du Blanc, ceci s'explique notamment par sa double identité, issu de parents blanc et noir. Ses agissements sont liés sans aucun doute à son pouvoir, et l'univers plantationnaire, même dans le contexte de la société post-esclavagiste et postcoloniale, représente ici le lieu où s'opèrent l'oppression et l'aliénation du corps féminin. C'est en conséquence le lieu où Adeline est agressée sexuellement pour la première fois par le commandeur. Cet endroit traduisant à lui seul le paroxysme des violences physique et psychologique faites aux femmes noires abandonnées à leur triste sort. Par conséquent, l'objectivation du corps de la femme n'est possible qu'en annihilant une partie de son être, en faisant abstraction de sa personne.

En effet, l'objectivation du corps de la femme qui est consubstantiel à l'espace rural et aux représentations culturelles et historiques produit chez l'homme antillais une certaine dévalorisation de la femme noire qu'il considère désormais comme une chose source de plaisir, sans pensées, sans volonté et sans droit. Comme le rappelle Camille Froidevaux-Metterie (2021, p. 228) :

*« Les viols et les agressions sexuelles sont les expressions paradigmatiques de la logique patriarcale qui assigne les femmes à leur corps disponible et enracine l'idée qu'elles doivent demeurer inférieures et soumises. Elles s'inscrivent au sommet d'une pyramide de comportements marqués par la dévalorisation du féminin. »*

Autrement dit, les femmes sont souvent victimes des violences nées des préjugés de la prétendue infériorité de la femme ou l'homme reste le sexe fort, capable parfois de certains abus. La femme noire, quant à elle, dans ce contexte post-colonial souffre de plusieurs injustices liées d'abord à son sexe, à sa race et à sa classe sociale l'exposant au pouvoir du patriarcat et surtout du patron blanc. Toujours selon Camille Froidevaux-Metterie (2021, p.223) : *« Pour Colette Guillaumin comme pour toutes les féministes matérialistes, les femmes se trouvent réduites à n'être que des choses ou, plus exactement, des "objets naturels" dont les hommes seraient les "propriétaires" »*. Dans *Mamzelle Libellule* de Raphaël Confiant, la femme noire est perçue comme un être fragilisé par la dure existence de la vie, c'est le cas de la jeune Adelise, violée par le commandeur, et qui se mue dans un silence réprobateur au point de refuser à son corps tout plaisir sexuel. Pour Ernest Pépin (1987), *« [e]lle est à la fois la cible de l'homme noir, qui veut préserver en elle ce qui reste de sa virilité, et celle de l'homme blanc [ou mulâtre], qui raffermir au moyen de ses abus le sentiment de sa toute puissance. »* Ces propos illustrent bien le rapport de genre ou l'homme, blanc ou noir, exerce son autorité sur la femme. Chez Adelise, la dévastation de ce jeune corps conduit à un mal-être existentiel qui s'enracine dans son vécu et dans son âme au point de continuer à s'offrir machinalement au commandeur et aux hommes de la plantation sucrière. Cette perception met notamment l'accent sur les premiers instants d'une sexualité qui peuvent être traumatiques et déterminant dans la vie sexuelle de la personne. Et la jeune Adelise porte en elle cette agression comme un fardeau dont elle a du mal à s'en défaire. Son objectivation par le commandeur et les hommes de la plantation la conduit à s'objectiver elle-même. Transformée en objet sexuel, elle ne résiste pas à l'emportement qui la conduit d'homme en homme :

*Le commandeur revint plusieurs fois à la charge et agit envers moi avec les mêmes manières de rustre et je répondis comme la toute première fois. Et puis, lorsque les hommes apprirent que j'étais devenue une vraie femme à présent, ils me demandèrent tous l'autorisation de me grimper sur le ventre et je n'avais aucun moyen de le leur refuser. (Confiant, 2000, p. 36)*

À cause de ce viol dont elle a été victime, Adelise réagit négativement en adoptant une attitude de détestation de son corps et de la sexualité. Elle le livre sans difficulté car son corps ne lui appartient plus, elle ne l'habite quasiment plus depuis cette agression sexuelle. Elle adopte une attitude négative par rapport à son corps et aux relations sexuelles avec les hommes. *« Depuis l'époque de [son] enfance, passée dans les petites-bandes des champs de canne de Rivière Lézarde, [elle] avai[t] abandonné [son] corps aux hommes. »* (Confiant, 2000, p. 108). Ce viol entraîne une certaine déshumanisation et bestialisation de l'acte sexuel synonyme de l'oppression de l'homme sur la femme. Elle devient insensible et indifférente



délaissant son corps-objet aux besognes incessantes de l'immoralité des hommes qui « *donnaient des coups de boutoir dans [son]giron. Quel plaisir trouvaient-ils donc à cela ?* » (Confiant, 2000, p. 36) car elle « *ne ressentai[t] absolument rien. Rien du tout.* » (Confiant, 2000, p. 36) Il s'en suit par la suite une détestation de la sexualité chez Adelise qui trouve l'acte sexuel complètement abject et insignifiant. Selon Edouard Glissant, ce sont « *les formes les plus spectaculairement pathologiques de la sexualité féminine, le vaginisme ou la frigidité, qui rendent le mieux compte de cette misère historique, mais la forme la plus banalisée, la plus quotidienne qui soit, [et qui] est l'indifférence sexuelle* » (Glissant, 2012, p.511).

L'objectivation du corps aura des conséquences durables sur la psyché de la femme noire antillaise qui ne se voit plus comme un être humain à part entière mais comme un être humain réduit à ses caractères sexuels. D'ailleurs, certaines féministes constatent que dans les sociétés humaines, les femmes sont généralement associées à leur corps que les hommes et ce quelque soit leur autorité. Elles sont avant tout perçues comme des corps conçus pour satisfaire sexuellement l'homme. Cette vision réductrice suggère donc que la femme antillaise est encore assujettie aux considérations patriarcales qui la cantonnent au statut d'objet sexuel en refusant de reconnaître son rôle et sa valeur au sein de la société postcoloniale. Cette femme bafouée s'arroge le droit de prendre désormais possession de son corps : un corps objet certes mais ayant pour finalité l'auto-objectivation et une liberté sexuelle monnayable.

## 2. De l'auto-objectivation au déni de corporéité

Dans l'œuvre de Raphaël Confiant, *Mamzelle Libellule*, les femmes ne sont pas confinées à l'espace de la case ni de la campagne, elles s'installent, parfois, seules à Fort-de-France pour donner une nouvelle tournure à leur vie. Adelise, porteuse du rêve de sa mère, est envoyée chez sa tante Philomène à Fort-de-France avec l'espoir de sortir de la misérabilité de la vie rurale. Cependant, elle ne tarde pas à découvrir le vrai visage de la capitale qui entretient « le mythe de l'Eldorado en dissimulant la pauvreté et la promiscuité qui y règnent. » (Pierre, 2008, p. 86) Arrivée aux portes du quartier Morne Pichevin où habite sa tante Philomène, les premières impressions ruinent l'image de départ et lui permettent finalement de découvrir l'envers du décor de l'En-ville, de la capitale Fort-de-France. La case de sa tante est située dans un quartier « *fourmillant de petites cases construites les unes sur les autres, dans le plus parfait désordre, traversé par un sentier de boue dans lequel se vautraient des grappes de cochons.* » (Confiant, 2000, p. 23) Ce quartier est décrit comme un lieu exigu où les habitations garnissent le dur quotidien de ses populations démunies de Fort-de-France vivant entassées. Cette description des cases miséreuses met surtout en exergue la pauvreté des habitants et également le statut de ceux qui y habitent, leur histoire. La première nuit d'Adelise chez sa tante lui fait prendre conscience du véritable métier de cette dernière, celui de prostituée.



*Chaque fois qu'elle était sur le point de s'embarquer dans le sommeil, sa tante rentrait avec un homme. Ils s'affaissaient sur le lit en fer et faisaient l'amour avec brutalité. Sans s'embrasser, sans prononcer un traître mot, sans minauder. Seul l'homme poussait un grognement de satisfaction, digne d'un mulet, au moment de la jouissance. (Confiant, 2000, p. 28)*

Cette évocation de la sexualité entre les deux personnages suggère une relation dénuée du sentiment amoureux : le silence et surtout l'absence des gestes tendres traduisent le côté bestial ainsi que la violence et la vulgarité de la relation sexuelle. L'emploi des expressions dépréciatives : « avec brutalité », « sans s'embrasser », « l'homme poussait un grognement de satisfaction digne d'un mulet » définissent le type de relation unissant les deux protagonistes et révèlent en même temps un plaisir éprouvé unilatéralement par l'homme. Philomène par contre n'exprime aucune réaction ni aucune émotion. Il règne ainsi une atmosphère de débauche dans ce quartier de Morne Pichevin. C'est chez sa tante Philomène qu'Adelise, « [c]ette jeune fille qui provient de la campagne, défavorisée et sans instruction, va faire l'expérience de la dureté de la vie au sein de la ville. L'héroïne va prendre conscience de la stratification de l'espace hérité de l'histoire. » (Pierre, 2008, p. 56) De plus, à Fort-de-France, après des mois infructueux de recherche d'un emploi, elle décide d'utiliser son corps comme valeur marchande. A cet effet, l'environnement joue un rôle essentiel et influence considérablement l'héroïne de Confiant puisqu'à l'image de sa tante, prostituée, elle désire aussi exercer le même métier : « "Adelise, tu sais, tu seras...tu seras...obligée de faire ça pour de l'argent... [...] Faire ce que moi je fais. C'est pas beau mais que veux-tu ? Quand tu es née dans la dèche, y'a des trucs que t'es obligée de faire pour survivre". » (Confiant, 2000, p. 40) Ainsi donc, par les bons soins de sa tante, elle est mise en contact avec des « gros bourgeois » à la recherche « des petites jeunesses de la campagne qui ont gardé leur hymen. » (Confiant, 2000, p. 41)

Que ce soit dans *Mamzelle Libellule* ou *Adèle et la pacotilleuse*, chez Raphaël Confiant, les personnages féminins sont broyés par une sexualité tourmentée. Pour reprendre les mots de Jurney Florence Ramond (2007, p. 175) : « il faut préciser qu'il s'agit de violence sexuelle perpétrée contre les personnages féminins. En effet, ce sont les femmes, dont le corps est « labouré », « baisé », ou encore « chevauché », qui deviennent des objets passifs d'hommes en position de sujet. » Ces violences sexuelles de l'homme sur la femme sont plus une question de genre liée à la suprématie du phallus car dans les rapports hétéronormés, la femme a tendance à subir le diktat sexuel de l'homme. Toutefois, l'articulation des rapports hommes et femmes dans la quasi-totalité des sociétés humaines se révèle souvent particulièrement complexe et engendre des points de vue divergents au sein des féministes européennes et américaines qui placent l'hétérosexualité normative au cœur de l'objectivation de la femme. Cette déconsidération du corps de la femme s'observe par les comportements de l'homme qui la considère comme un simple objet fait pour donner du plaisir. Raphaël Confiant, quant à lui, conditionne les dispositifs de domination dans l'univers antillais en mettant à nu les agissements des hommes et femmes de cet espace.





Par ailleurs, l'arrivée d'Adelise à Fort-de-France et la découverte du métier exercé par sa tante Philomène lui fait prendre conscience de la valeur de son corps autrefois soumis à l'objectivation des hommes dans l'univers plantationnaire. Cette reconsidération et réappropriation de ce jeune corps longtemps dévalorisé sera le seul instrument utilisé pour sortir de la misérabilité existentielle. Finalement, après avoir abandonné son corps aux hommes de tous âges sans bénéfice, elle prendra la ferme résolution d'en tirer profit, de lui conférer un pouvoir économique en ces termes : « *Je ne craignais nullement d'aller vendre mon devant au Pont Démosthène, ce qui me faisait peur c'était de demander à ma tante si je pouvais l'accompagner. Je ne savais pas comment lui présenter la chose.* » (Confiant, 2000, p. 40) De l'objectivation du corps qui consistait à avoir par la force des rapports sexuels, Adelise va pratiquer l'auto-objectivation ou auto-chosification, faisant de son corps un objet lucratif. Elle est cette fois-ci en possession de son corps qu'elle contrôle et vend aux vieux vicieux de Fort-de-France : « *on va chez un commerçant. Il est déjà très âgé mais il lâche du fric facilement. Il adore les petites négresses vierges.* » (Confiant, 2000, p. 42). Par l'auto-objectivation, l'héroïne manifeste aussi son mépris et son indifférence envers les hommes. Pour elle, « *les hommes n'avaient pas plus de valeur que des pierres qui traînent dans les caniveaux ou bien l'eau de la pluie qui glissade sur le toit des cases en tôle de notre quartier.* » (Confiant, 2000, p. 73). Ce discours sans équivoque suggère que les hommes sont à leur tour, semblables, aux choses ayant peu de valeurs, sans intérêts.

Mais, Adelise n'est pas une prostituée des trottoirs comme les autres, c'est la racoleuse libre qui exerce son métier non pas au Pont Démosthène, mais dans les maisons des bourgeois de Fort-de-France : « *Je ne vais pas te mettre sur le trottoir du Pont Démosthène, t'es trop mignonne et puis t'es vierge aussi. [...] Tu ne sais pas encore à quel point les mulâtres d'En-Ville sont vicieux, hon !* » (Confiant, 2000, p. 41) Par sa jeunesse et sa beauté physique, elle bénéficie du réseau de sa tante pour s'initier à la prostitution. Pour Adelise, « *les hommes étaient seulement ces bourgeois vicieux qui [la] déshabillaient à la hâte dans leurs chambres luxueuses lorsque leurs femmes étaient sorties.* » (Confiant, 2000, p. 108) Le corps d'Adelise ici est réduit non seulement à sa fonction sexuelle, mais aussi à un rôle obéissant à un impératif quasi universel : donner du plaisir aux hommes moyennant rétribution. Et la manière dont le corps se vit révèle plus une appropriation des libertés individuelles et devient un corps-marchandise voire un corps-objet des fantasmes des hommes de tous âges. « En acceptant de se faire objet, souligne Catharine MacKinnon, les femmes en viennent à être des objets, des fétiches, des biens possédés par les hommes. » (Froidevaux-Metterie, 2021, p. 221) En effet, cette passivité féminine conduit parfois à l'humiliation sexuelle des femmes contraintes à une sexualité exigeante de la part des hommes qui les possèdent machinalement.

Selon Camille Froidevaux-Metterie (2021, p. 143) :

*Celles qui ont eu la terrible malchance de subir une violence originelle, simple maladresse ou agression caractérisée, celles qui découvrent ainsi leur être sexuel de façon*

*immédiatement et irrémédiablement objectivée, que ce soit sous le signe de l'irrespect ou de l'appropriation, celles-là endurent alors des tourments dont il sera difficile de guérir.*

Il est possible de vérifier ce constat en analysant l'attitude d'Adelise dans son rapport à la sexualité. Car, malgré le pouvoir économique que lui procure son corps, et l'emprise réelle qu'elle exerce désormais sur ce dernier autrefois livré gratuitement aux hommes, la prostitution en plus des violences sexuelles vont entraîner un déni de corporéité :

*Quant à moi, je m'en fichais complètement, je me moquais d'ouvrir mes cuisses aux hommes (seule leur odeur parfois me soulevait le cœur), je n'en avais rien à cirer de gagner une montagne d'argent. [...] Point du tout ! Mon corps ne m'appartenait pas, je l'avais perdu au fil des jours, seul mon cœur demeurait mien et ce qui couvait en lui, c'était un chagrin d'amour démesuré pour mon arbre. (Confiant, 2000, pp. 71-72)*

Adelise insensibilise son corps qui devient un corps marchandise, une prison dont il faut chercher à s'évader rapidement le temps que dure l'acte sexuel. Elle parvient à dissocier son corps de son cœur. Tout se passe comme si elle muselle l'expression de sa douleur ou refoule tout simplement ce traumatisme. Et contrairement au personnage de Maryse Condé, Abena, dans *Moi, Tituba*, qui est violée par un marin anglais « sur le port du *Christ the King*, un jour de 16<sup>ème</sup> alors que le navire faisait voile vers la Barbade » (Jurney, 2003, p. 1163) et se refuse à tout homme, Adelise, en revanche, offre son corps aux soubresauts de la prostitution.

En effet, l'acte hétérosexuel s'apparente souvent à la négation du féminin comme figure de l'Autre et est toujours une expérience de l'altérité. Pour Elsa Dorlin (2008, p.64) : « Pour le féminisme radical, l'hétérosexualité est intrinsèquement oppressive pour les femmes car elle est l'expression même de la domination de genre, dont le paroxysme est la prostitution. » Ces propos résultent d'un constat où le corps féminin, quel que soit la sexualité, est toujours ramené à l'état d'objet ; même dans la prostitution, l'expérience sexuelle ramène souvent la femme au rôle d'objet et accentue encore plus le primat du phallus. La femme est régulièrement sous l'emprise autoritaire de l'Autre. En d'autres termes, « [s]i toute sexualité est une expérience de l'altérité, l'hétérosexualité effective est une expérience malheureuse et s'apparente toujours à la négation du féminin, comme figure de l'Autre. » (Dorlin, 2008, p. 64)

Pour le personnage principal de Confiant, pendant l'acte sexuel, le déni de corporéité devient un rempart et un mur mental comme si elle ne veut pas être présente mentalement et se réfugie dans ses pensées. Elle affirme : « Dès l'instant où mon âme demeurerait mienne, dès que je conservais le pouvoir de m'envoler dans un rêve éveillé quand l'envie m'en prenait, eh ben, je me portais comme un charme. Je n'avais aucunement besoin d'une main secourable. » (Confiant, 2000, p. 108) La plupart du temps, la prostituée s'évade psychiquement pour se protéger et ne pas ressentir de trop forts troubles négatifs de son corps opérant une dissociation de son corps physique, l'objectif étant de ne pas être mentalement présente. Ce processus de



dissociation mentale se produit entre le corps et l'âme d'où dissociation péritraumatique, c'est-à-dire qu'Adelise fait un déni de l'acte sexuel en insensibilisant son corps à la douleur et au plaisir éventuel. Elle a recours à une séparation entre son corps physique et son esprit dans le but de survivre à l'acte prostitutionnel.

Pour Françoise Naudillon (2005), « [à] la dévastation de l'île correspond la dévastation des corps féminins, ces corps qui, s'ils ne sont pas violés, sont livrés comme des marchandises à la prostitution. » Malgré la dissociation, la prostituée reste toujours à la merci des agissements parfois humiliants de la part du client renvoyant le corps de la femme en un simple corps-marchandise. C'est le cas d'Adelise et sa tante Philomène qui partagent leur corps pour des modiques sommes. Pour reprendre les mots de Victor Hugo dans *Les Misérables* : « On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation européenne. C'est une erreur. Il existe toujours, mais il ne pèse plus que sur la femme, et il s'appelle prostitution. » (1862, p.197) Cette affirmation de Victor Hugo prouve à suffisance que la déveine pèse sur les femmes dans cette société martiniquaise post-esclavagiste ; ce sont des déclassées de la société cherchant à survivre plutôt qu'à vivre. Le travail du sexe leur offre liberté et indépendance. Pour Simone de Beauvoir (1949, p. 341) : « La femme réussit à acquérir une certaine indépendance. Se prêtant à plusieurs hommes, elle n'appartient définitivement à aucun ; l'argent qu'elle amasse, le non qu'elle « lance » comme un produit lui assure une autonomie économique. » Ces corps sont perçus avant tout comme un moyen pour sortir de la pauvreté ; tout se passe comme si la société pousse les femmes à se prostituer. Mais n'envisagent-elles pas de sortir de cette aliénation sexuelle ou tout simplement changer de vie ?

### 3. L'amour, une panacée pour une reconstruction féminine ?

Dans *Mamzelle Libellule*, Confiant met en relief deux personnages féminins : Adelise et sa tante Philomène dont la formation de leur identité s'articule autour de l'expression de leur sexualité au travers de la prostitution. Mais la figure d'Adelise nous intéresse particulièrement en raison de son parcours existentiel. Après des mois de prostitution chez les riches bourgeois de Fort-de-France, la rencontre d'Homère, dans un bar dont elle est serveuse, bouleverse le quotidien de la jeune femme. L'amour vient de frapper à sa porte par un heureux hasard. Cet amour, semblable à cet arbre de son enfance auprès duquel elle se réfugiait, prend les traits d'Homère, cet étranger débarquant de nulle part. À travers les traits d'Homère, Adelise arrive à percevoir une vision différente d'elle-même et à ressentir pour la première fois l'amour dans les yeux de cet étranger qui vient de franchir la porte du bar où elle travaille. Elle témoigne : « Tout comme Homère, l'amour venait de me frapper d'un coup de poing. J'éprouvais la chaleur de son regard sur mon corps quand j'avais le dos tourné, mais il feignait d'observer les rangées parfaitement alignées des bouteilles sur le comptoir. » (Confiant, 2000, p. 110) L'amour qui émane du regard d'Homère a une influence positive sur elle et lui rappelle étrangement son arbre laissé à la campagne, à Glotin, avec qui elle avait une relation très fusionnelle car il lui arrivait parfois « de le [serrer] contre [s]a poitrine [...] de

*demeurer dans cette posture jusqu'à deux heures d'affilée, l'arbre et [elle] comme enveloppés, ne faisant plus qu'un seul corps, une seule chair. »* (Confiant, 2000, p. 7) Cet attachement à l'arbre demeure le véritable premier amour de la jeune Adelise rongée par la solitude de la campagne. L'arbre représente plus qu'un végétal, c'est un « amant » auprès duquel elle trouve réconfort et refuge au point de passer plusieurs heures au pied de son arbre que sa mère menace de faire abattre : « *Je ferai venir maître Félicien pour qu'il coupe cet arbre, tu verras. »* (Confiant, 2000, p. 9) Cette menace de la part de la mère d'Adelise accentue un trouble chez cette dernière au point d'aller « *voir le forgeron de Rivière-Lézarde en cachette afin de le supplier de ne pas toucher à [son] amant. »* (Confiant, 2000, p. 9) Cet arbre a une charge émotionnelle dans la vie de la jeune protagoniste de Confiant.

En effet, l'arbre est mis en lumière comme lien indéfectible au point de le comparer à l'homme dont elle vient de tomber amoureuse. Elle semble retrouver les mêmes qualités de son arbre chez Homère.

*J'éprouvais de l'amour pour Homère. Cela s'est passé sans que j'y prenne garde. Au premier coup d'œil, ce fameux jour, je me suis dit que c'était le seul homme avec qui j'accepterais de vivre en ménage. Il avait une manière d'être différente des autres hommes. Ce n'était pas dû à son aspect campagnard, [...] mais à son style, à son comportement qui me faisaient penser tout à fait à mon arbre. (Confiant, 2000, p. 110-111)*

L'arrivée d'Homère dans ce bar sonne le glas aux agissements prostitutionnels de la jeune Adelise. Ce coup de foudre à Morne Pichevin la fait entrer dans une nouvelle ère, une nouvelle existence pour ainsi dire, loin des maisons closes des riches bourgeois où elle monnayait son corps. Cette rencontre bouleverse l'ordre autrefois établi et change désormais, une fois de plus, l'image qu'elle se fait de son être. Finalement, elle s'aperçoit que, malgré les violences sexuelles initiales, son corps est capable d'aimer les hommes, mais un seul homme : Homère.

*J'avais envie d'envelopper Homère autour de moi et de l'embrasser à en perdre haleine, lui embrasser le visage, le cou, les mains. J'avais envie de sentir son corps contre le mien. J'étais devenue quelqu'un d'autre ce jour-là car cet homme avait arrosé les savanes sèches de mon cœur. Je ressentais à nouveau la même joie enfantine qui m'assailait quand, à Glotin, j'allais chercher un peu de fraîcheur auprès de mon arbre, au fond du jardin. (Confiant, 2000, p. 114)*

La rencontre avec Homère transforme radicalement le destin d'Adelise qui est maintenant « quelqu'un d'autre » et qui change l'image qu'elle avait jusque-là des hommes. Elle désire Homère et le compare à son « arbre », porteur de lien et d'enracinement opérant ainsi un véritable tournant dans sa vie sexuelle. Pour la première fois, elle trouve quelqu'un qui s'intéresse non pas à son corps en tant que femme-objet qui donne du plaisir mais à son être tout entier en tant qu'être humain. Adelise recouvre son identité annihilée autrefois par le pouvoir patriarcal ; désormais, c'est sous le sceau de l'amour qu'elle irrigue à nouveau



son cœur asséché par le viol et la prostitution. Elle prend ainsi goût à la vie et ressent « à nouveau la même joie enfantine » du quartier Glotin. Selon les propos d'Adelise : « *Homère avait subitement pris la place de mon arbre et je me dis qu'il fallait que je vive avec lui pour que je parvienne à guérir la blessure qui me tisonnait depuis mon arrivée dans l'En-Ville.* » (Confiant, 2000, p. 144) Chaque instant est une aventure et l'étincelle doit rester intacte dans le cœur d'Adelise qui envisage de vivre et de s'installer avec Homère qui a pris la place de son arbre. Cette liaison sert aussi d'antidote, de panacée puisqu'elle lui permet de guérir les blessures passées depuis son arrivée à Fort-de-France. « *Mon homme, c'est Homère ! Que vous le vouliez ou non, c'est lui que j'ai choisi !* » (Confiant, 2000, p. 151) Ce choix d'Homère est significatif d'autant plus que ce dernier se distingue des autres hommes par le fait qu'il suscite une attirance physique et de l'amour chez Adelise. Elle fait ainsi le pari d'aimer et de se reconstruire en vivant ordinairement en tant que femme après son épisode prostitutionnel.

Désormais, c'est sous le sceau du concubinage que les deux tourtereaux décident de vivre soulevant au passage quelques railleries de la part « *des habitants de Morne Pichevin [qui] se retournèrent à fond contre eux.* » (Confiant, 2000, p. 143) Adelise est désormais la femme *poto mitan* de son foyer ; et quand elle « *quittait son travail plus tôt "Aux Marguerites des marins", elle se dépêchait de monter chez elle, se lavait derrière la maison avec un sceau d'eau, puis elle s'habillait de vêtements propres, se parfumait et se mettait des anneaux créoles. Elle était prête à recevoir son homme.* » (Confiant, 2000, p. 144) Elle est métamorphosée et affublée de tous ces atours pour paraître une femme respectable auprès de son amant. Elle accède ainsi à un nouveau statut de femme engagée dans la sphère conjugale contrairement aux théories des féministes radicales qui érigent

*l'hétérosexualité en vecteur premier de la domination masculine : le viol, l'inceste, la prostitution, le harcèlement sexuel, la pornographie, toutes ces pratiques participent de la minoration sociale des femmes ainsi réduites au statut d'êtres sexuels, d'êtres existant pour les hommes". (Froidevaux-Metterie, 2015, p. 135)*

Cette vision des féministes radicales trouve pourtant ses limites. Car c'est dans une relation hétérosexuelle qu'Adelise va amorcer sa reconstruction féminine étant attirée physiquement, sexuellement et mentalement par Homère. Par cette démarche presque thérapeutique, le processus de guérison de ses blessures inhérent au viol et à la prostitution sera consubstantiel aux marques de considération et d'affection de son amant. Finalement, les tourments de l'objectivation et de l'auto-objectivation, voire même du déni de corporéité semblent être soulagés. Cette séquence ouvre des perspectives nouvelles sur la relation de genre et du sentiment amoureux dans une société antillaise où le sexe comme forme de domination a prévalu. La restauration de son être s'exprime davantage quand elle découvre qu'elle est enceinte, « *Homère et elle étaient si enthousiasmés à l'idée d'avoir un enfant.* » (Confiant, 2000, p. 196). Malheureusement cette grossesse apparaît comme une expérience douloureuse

puisqu'elle n'arrive pas à son terme. La protagoniste se vide de son sang : « Cette petite mamzelle Adélise est en train de perdre le gosse qu'elle porte dans le ventre. » (Confiant, 2000, p. 190) Grâce aux bons soins d'une guérisseuse, sans son Homère à ses côtés, volatilisé dans la nature, Adélise se fait soigner et se rétablit paisiblement chez sa tante Philomène. Et « [q]uelques mois après qu'Adélise se fut installée chez sa tante, Homère fit son apparition. Tous les gens du quartier remarquèrent qu'il ne s'agissait pas de la personne qu'ils connaissaient. » (Confiant, 2000, p. 200)

Tout naturellement, cet épisode révèle au grand jour la fragilité de leur amour qui a pris du plomb dans l'aile. Homère est devenu

*[u]n[e] sorte d'étranger. Il n'avait plus la même odeur ni la même voix, ni la même allure. [Il] parlait [...], parlait à haute voix, [...] se plongeait une journée entière dans un rêve éveillé. [...] Adélise prit conscience qu'elle avait peur de lui et quand ce dernier lui proposa de reprendre la vie commune, elle ne chercha pas à discuter avec lui, elle rangea ses effets et dit au revoir à sa tante. (Confiant, 2000, p. 201)*

Homère ici se métamorphose à son tour pour devenir quelqu'un d'autre, « un étranger » aux yeux d'Adélise. Il revêt des attributs en décalage avec l'amant amoureux qu'il a été. Son comportement masculin se conforme ainsi aux règles de virilité prescrit par la société. C'est sans doute pour cette raison qu'« elle avait peur de lui », peur de subir les assauts de cet homme. Tout compte fait, le conte de fée d'Adélise se transforme en un miroir aux alouettes, l'horizon s'assombrit et le couple se disloque au point de faire regretter à Adélise de s'être mis en couple avec Homère :

*Si elle savait ! Si elle savait que l'amour que j'avais porté à, Homère n'avait duré qu'une seule saison d'hivernage ! Aussitôt après, j'en étais venue à regretter d'avoir accepté de me mettre en ménage avec lui tellement il était un homme abrupt, grossier, sans la moindre douceur dans son comportement. (Confiant, 2000, p. 204-205)*

Son union avec Homère vire à la détestation liée notamment à son caractère lâche et sa métamorphose soudaine. Malgré cette déception amoureuse qui ne dure que le temps d'un « hivernage », Adélise se réapproprie son existence et a le courage de ne plus se soumettre et de dire non aux hommes, au seul homme qu'elle a réellement aimé, Homère. « Lui, Homère, je ne lui avais jamais offert mon corps mais bien mon cœur. Ce même cœur dont j'avais fait offrande au jastram. [Nom de son arbre] » (Confiant, 2000, p. 210). Cet aveu sonne comme un regret de voir son histoire avec Homère fondre comme peau de chagrin ; Adélise est nostalgique de cet amour brisé qui n'a pas pu éclore véritablement. Toutefois, cette relation lui a permis non seulement de reconstruire son identité féminine, mais aussi de retrouver sa dignité de femme. Elle refuse de subir à nouveau le diktat du phallus et renonce à une vie conjugale, même quand l'amour n'y est plus, n'hésitant pas à mettre un terme à une relation devenue toxique.





En finale de compte, tout semble s'écrouler autour d'Adelise, après des mois de maladie, sa tante Philomène, agonisante lui « baille » quelques conseils :

*Je voudrais te bailler un petit conseil, ma chère Adelise : file pendant qu'il est encore temps ! Laisse ce trou à rats pour les sauvages qui nous environnent ! [...] J'ai un ami qui travaille en France depuis pas mal d'années. Je lui ai écrit pour lui demander s'il pouvait te faire venir. Il est d'accord. » (Confiant, 2000, p. 211)*

Elle avait pris soin au départ d'épargner l'argent d'Adelise gagné en tapinant ; « Adelise. Ton argent se trouve sur un compte au Crédit martiniquais. Tiens, le numéro est inscrit sur ce bout de papier, tu vois. Il y a environ six millions sur ce compte, prend-les et va-t-en à Paris... » (Confiant, 2000, p. 211) Les paroles de sa tante Philomène sonnent comme sa dernière volonté vu qu'après « elle entra dans la société des ventre en l'air » (Confiant, 2000, p.213) la même nuit qu'Homère qui « s'est jeté sous les roues d'une voiture près de la Croix-Mission ! » (Confiant, 2000, p. 214) Désormais, pour Adelise, qui a le pressentiment de partir en France, sûr et certain, Fort-de-France n'abrite plus que des tombes et des souvenirs lancinants.

## Conclusion

Les personnages féminins de Raphaël Confiant dans *Mamzelle Libellule* invitent à repenser les rapports de genre et le statut de la femme antillaise postcoloniale en quête de construction identitaire dans un contexte marqué par de fortes contraintes sociales. L'espace rural plantationnaire apparaît comme le lieu privilégié de l'objectivation de la femme noire à travers les violences sexuelles et les agressions de genre. Cet espace porte encore les stigmates du passé colonial, contrairement à l'espace urbain qui redéfinit les rapports sociaux et modèle les comportements des individus. Le corps féminin devient pour ainsi dire le siège de tous les manques résultant parfois de la misère dans cette portion des Antilles puisqu'Adelise et sa tante Philomène n'ont d'autre choix que d'utiliser leur corps. Cette prostitution réconcilie en quelque sorte Adelise avec son corps puisqu'elle choisit ses hommes, pour la plupart des riches bourgeois de Fort-de-France avant de trouver l'amour, le vrai amour dans les bras d'Homère. Mais cette vision idyllique de son amour vire au cauchemar et délivre Adelise de sa vie passée au point de se reconstruire psychologiquement. L'écriture de la sexualité fait le bilan de la société antillaise où la femme noire porte encore le poids de l'histoire et ce malgré l'évolution des mœurs et tente de déconstruire les stéréotypes qui perdurent.

## Références Bibliographiques

- Cazenave, Odile, (2003), « Érotisme et sexualité dans le roman africain et antillais au féminin », Notre Librairie, N°151, *Sexualité et écriture*, Juin-septembre.  
Confiant, Raphaël, (2000), *Mamzelle Libellule*, Paris, Serpent à Plumes.  
Davies, A. Y. (2007). *Femmes, race et classe*, Paris, Éd. Des Femmes.



- Froidevaux-Metterie, Camille, (2015), *La révolution du féminin*. Paris, Gallimard.
- Froidevaux-Metterie, Camille, (2021), *Un corps à soi*. Paris, Seuil.
- Glissant, Édouard, (1997), *Le discours antillais*, Paris, Gallimard.
- Hugo, Victor, (2017), *Les Misérables*, Réd. Paris, Gallimard.
- Jurney, Florence Ramond, (2003), « Voix sexualisée au féminin dans *Moi, Tituba sorcière* de Maryse Condé », *La Revue française*, Vol.76, N°6, Numéro spécial sur la Martinique et la Guadeloupe, pp. 1161-1171.
- Jurney, Florence Ramond, (2007), « Représentations de la violence et de la sexualité féminine dans l'œuvre de Raphaël Confiant », *Nouvelles Études Francophones*, Vol. 22, N°1, pp. 170-184 (15 pages)
- Naudillon, Françoise, (2005), « Le continent noir des corps : représentation du corps féminin chez Marie-Célie Agnant et Gisèle Pineau ». *Études françaises*, 41(2), 73-85. <https://doi.org/10.7202/011379ar>
- Pépin, Ernest, (1987), « La femme antillaise et son corps », *Présence Africaine*, Nouvelle série, N° 141, *La femme noire dans la vie moderne : images et réalités*, 1<sup>ère</sup> partie (1<sup>er</sup> trimestre) pp. 181-193.
- Pierre, Émeline, (2008), *Le caractère subversif de la femme antillaise dans un contexte (post)colonial*, Paris, L'Harmattan.